

KATAY D. SASORITH

---

*Elle est formidable,  
la belle-mère !*

LAIRE UN PEU  
(2<sup>e</sup> Série)

ÉDITIONS LAO SÉDONE  
1958



ELLE EST FORMIDABLE,  
LA BELLE - MÈRE !

DU MEME AUTEUR

COMMENT JOUE-T-ON LE PHAY-TONG ? (Imprimerie Nouvelle Albert Portail, Saigon).

POUR RIRE UN PEU, HISTOIRES VÉCUES (Editions Lao-Issara, the Phanich Suphaphon Press, Bangkok).

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU MOUVEMENT D'INDÉPENDANCE NATIONALE LAO (Editions Lao-Issara, the Phanich Suphaphon Press, Bangkok).

LE LAOS, SON ÉVOLUTION POLITIQUE, SA PLACE DANS L'UNION FRANÇAISE (Editions Berger-Levrault, Paris).

SOUVENIRS D'UN ANCIEN ÉCOLIER DE PAKSÉ (Editions Lao Sédone, Imprimerie Nouvelle d'Extrême-Orient, Saigon).

KATAY D. SASORITH

---

*Elle est formidable,  
la belle-mère !*

POUR RIRE UN PEU  
(2<sup>e</sup> Série)

ÉDITIONS LAO SÉDONE  
1958

OUTRE L'ÉDITION ORDINAIRE DE  
**ELLE EST FORMIDABLE,**  
— **LA BELLE-MÈRE!** —  
IL A ÉTÉ TIRÉ 200 EXEMPLAIRES  
SUR VÉLIN SURFIN NAVARRE  
TOUS NUMÉROTÉS DE 1 A 200

*Tous droits réservés*  
© 1958 by Katay D. Sasorith

## I

### ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !

Il faut vous dire d'abord comment était la maison laotienne ou, plus exactement, la pièce qui servait de chambre à coucher dans la maison laotienne : elle ne comportait pas de cloison, on s'étendait presque côte à côte, chacun ou chaque couple sur son matelas ou sa natte, d'un bout à l'autre de la grande pièce. C'est encore aujourd'hui le cas de beaucoup de maisons laotiennes dans la campagne.

Le brave Thit Ham, grand coureur de jupons devant l'Éternel, venait de marier sa fille à Xieng Kène, un gars solide et entreprenant, non moins coureur que lui.

Rejoignant un beau soir son gendre à sa cabane de rizières, il lui dit :

— Une très belle fille est venue demander asile à la maison pour la nuit. Qu'elle est appétissante, qu'elle est excitante, mon fils. Ah ! Si j'avais encore ton âge, je serais resté ce soir à la maison.

— Si je vous remplace, père ? répliqua le gendre.

— Vas-y, fiston, il faut bien que jeunesse se passe.

— Mais comment la reconnaître, père ?

— Elle porte de gros *kong-kha* (1).

Encouragé par un beau-père aussi compréhensif, notre Xieng Kène se hâta de rentrer à la maison. Il faisait déjà nuit noire quand il y arriva. Pénétrant aussitôt dans la chambre à coucher, plongée dans l'obscurité, où tout le monde dormait déjà paisiblement, il fit, avançant silencieusement, petit à petit, à quatre pattes, l'exploration minutieuse des pieds. Dès qu'il repéra au toucher les gros *kong-kha*, il se glissa à côté. Le père avait raison : Xieng Kène fut plus que comblé et n'eut que le

---

(1) Sorte d'anneau en forme de bracelet, le plus souvent en argent, que portent au cou du pied les jeunes filles lao, moins par coquetterie que pour s'astreindre à une démarche soignée, aussi souple et aussi gracieuse que possible.

regret d'être obligé de se retirer avant l'aube.

Le lendemain matin, Thit Ham rentra à son tour à la maison. Quelle ne fut pas surprise lorsqu'il vit les *kong-kha* aux pieds de sa femme. Quelques allusions discrètes lui apprirent son malheur : au lieu de coucher avec la fille de passage, Xieng Kène avait couché avec la belle-mère.

Furieux d'être cocu par son propre gendre, Thit Ham courut à la cabane de rizières.

— Salaud ! cria-t-il à Xieng Kène. Je t'avais permis d'aller coucher avec la fille qui était venue nous demander l'hospitalité, et tu as eu l'audace d'aller coucher avec ta belle-mère, ma femme.

— Comment ? C'était la belle-mère ? J'avais pourtant bien reconnu les gros *kong-kha*.

— Oui, mais les gros *kong-kha*, le malheur a voulu que ta belle-mère, à qui la jeune fille, de peur de se les laisser voler, les avait confiés, eût le toupet de les mettre à ses propres pieds.

— Mais elle est formidable, la belle-mère ! ne put s'empêcher de s'écrier malgré lui le gendre, plein d'admiration au souvenir des merveilleuses voluptés que lui avait valu sa méprise. Qu'est-ce qu'elle a comme...

---

*ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !*

---

— Ah ! si tu l'avais connue dans sa prime jeunesse ! Elle avait le... bien plus formidable encore ! s'écria à son tour le beau-père, en cambrant fièrement sa taille, la main sur la poitrine, soudainement rasséréiné, toute colère rentrée.

## II

### UNE MANIERE D'AMNESIE

L'inénarrable To Longto, assez faible d'esprit, part en voyage de commerce avec un groupe de ses co-villageois. Mais au lieu de s'occuper d'affaires commerciales, il passe le plus clair de son temps à manger et à dormir, ronflant chaque fois comme une dizaine de *khènes* (1) réunis.

Ses camarades commencent à en avoir assez, de cette renversante insouciance et de ce sans-gêne indéracinable. Finalement, ils s'entendent pour lui jouer un mauvais tour, sans trop de méchanceté.

Un soir, après avoir mangé comme quatre, To Longto se couche et se met à ronfler encore bien

---

(1) Instrument de musique spécifiquement laotien.

plus fort que d'habitude. Avec un bon rasoir, ses camarades lui rasent tout doucement tout le crâne.

Au réveil, To Longto va se laver la figure, puis, au moment de se donner un coup de peigne dans les cheveux, s'aperçoit qu'il a le crâne nu comme le plus chauve des chauves.

— Est-ce bien moi ? se dit-il. Tout de même, je n'avais pas cette tête-là. Il faut que je me vérifie sérieusement.

Il se hâte de pénétrer dans un jardin de bananiers et, assuré de n'être vu de personne, retrousse son *sarong* (1) et examine attentivement son plus bel attribut. A quels signes finit-il par se reconnaître, Dieu seul le sait.

— C'est bien moi, pourtant.

Il rentre à la *sala* (2), se regarde de nouveau dans un miroir et redevient perplexe.

— Non, ce n'est certainement pas moi, se redit-il. Puis, après quelques instants de réflexion, il se décide à tenter une nouvelle expérience. Il déclare renoncer à son voyage, fait ses adieux à ses camarades et retourne au village.

---

(1) Sorte de jupe pour homme.

(2) Maison réservée aux gens de passage dans les bonzeries.

Au moment où il va mettre les pieds dans la cour de sa maison, son chien, qui croit avoir affaire à un étranger, se précipite sur lui et aboie furieusement.

— Décidément, ce n'est pas moi ; autrement, mon chien m'aurait reconnu.

Et d'aller à nouveau s'examiner dans le jardin de bananiers voisin.

— Sapristi ! et ça et ça. On ne peut tout de même pas dire que ce n'est pas moi.

Il revient sur ses pas et prenant son courage à deux mains, monte à sa demeure malgré les aboiements de plus en plus furieux du chien. Sa femme, qui est en train de tisser sous la maison, le dos tourné à l'escalier, entend craquer le plancher et se met à crier :

— Qu'est-ce que c'est que cette façon de monter chez autrui ? En voilà du sans-gêne !

To Longto redescend précipitamment et va s'abriter une nouvelle fois derrière des bananiers. En un tour de main, il se met tout nu, s'assoit sur un tronc d'arbre et se livre à un examen général, minutieux de sa personne.

— Couillon, va ! le crâne excepté, ce ne peut être que moi. Je ne pense pas que quelqu'un d'autre

puisse avoir ça et ça. Allons ! il n'y a qu'à rentrer à la maison et dire crûment les choses à la chère moitié. Elle me reconnaîtra sûrement.

C'est ainsi qu'après mille autres péripéties dont je vous fais grâce, notre brave To Longto finit par réoccuper sa place chez lui.

Mais la nuit venue, le doute le reprend.

— Dis, chérie, tu es sûre que c'est bien moi ? chuchote-t-il à l'oreille de sa femme charmée de retrouver si vite son cher époux. Tu ne m'aurais pas fait co...q par hasard ?

### III

#### SAILLE ROI (Saupoudrer de sable)

Un *phoubao* (1) lao fait la connaissance d'une « respectueuse » thaï. Ils se plaisent l'un à l'autre. N'ayant pas les moyens de se payer une chambre d'hôtel, malgré qu'il fasse nuit assez noire, ils s'entraînent vers le banc de sable voisin.

— Chéri, pourquoi me mets-tu du sable ? s'écrie la jeune fille.

L'autre ne dit mot et continue.

— Mais chéri, pourquoi éprouve-tu le besoin de me saupoudrer de sable ?

---

(1) Jeune homme.

---

ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !

---

L'autre ne répond pas davantage, tout à son travail.

Puis, quand il a fini :

— P... de sort ! s'exclame-t-il. Saille rôï ou pas, sauf ton respect, tu n'as donc pas senti que j'ai le... tout couvert de *khi-kak* ! (1).

---

(1) *Khi-kak sona* : Une variété rugueuse de dartre.

## IV

### UN CURIEUX CAS DE RETRECISSEMENT

On parle assez souvent de différents cas de rétrécissement du canal urétral qui, de par leur définition, ne peuvent arriver qu'à l'homme. Il paraît qu'il y a aussi des cas de rétrécissement du canal... chez la femme.

La Khai-Si est mariée par ses parents contre son cœur, à son corps défendant. Décidée à changer d'époux en faisant la vie impossible à son mari, elle s'oppose farouchement à la consommation du mariage. Malgré les assauts répétés de son seigneur et maître pendant plusieurs mois de suite, elle réussit à ne pas se laisser « faire » (1).

Le malheureux Xieng Kène se résoud finalement à aller demander conseil au vieux bonze du

---

(1) *Ed* en laotien.

village.

— Ne vous en faites pas, lui dit ce dernier. J'arrangerai les choses en moins d'une semaine.

Quelques jours plus tard, pendant que la Khai-Si travaillait à ses rizières, elle vit passer à une bonne distance et à pas assez rapides le vieux bonze du village.

— Mais où allez-vous donc, mon Vénérable, lui cria-t-elle, par ce temps de soleil ardent ?

— Je vais au village de..., lui répondit le vieux bonze tout en continuant son chemin. Il y a une jeune femme qui se meurt d'un curieux cas de rétrécissement...

— De quoi, mon Vénérable ?

— Malade, elle a refusé depuis plusieurs mois tout rapport avec son mari. Son canal... se serait rétréci et serait devenu complètement bouché. Elle ne peut plus uriner, son ventre se gonfle, et elle ne respire plus qu'à grand peine. Je ne sais si j'arriverai à temps pour la soigner.

La Khai-Si pâlit. Pensant à son propre cas, elle se dépêcha de rentrer à la maison.

Elle trouva son mari en train de tresser une nasse à poissons sous la maison.

---

UN CURIEUX CAS DE RETRECISSEMENT

---

— Monte un moment à la maison, lui dit-elle, en lui tapant sur l'épaule. J'ai quelque chose à te dire.

— Tu ne peux pas me le dire ici ? lui répondit son mari, que le vieux bonze avait pris soin de mettre au courant du secret. Tu vois bien que je suis occupé.

— Non, il faut que je te le chuchote là-haut.

Xieng Kène feignit de résister un moment, monta avec sa femme à la maison et, fou de joie, consumma ce que la loi lui prescrivait de consommer pour rendre le mariage parfait.

ຫ້າມຈຳໜ່າຍ

V

VOUS QUI ETES MONTE AU CIEL...

Un fils du Céleste Empire, fraîchement débarqué au Laos, vit un groupe de canards sauvages (des sarcelles) évoluer et s'ébattre tranquillement au bord d'une mare.

Apercevant un Lao en train de labourer ses rizières pas très loin de là, il lui demanda :

— Dites donc, ces canards, vous ne voulez pas me les vendre ?

— Très volontiers, répondit l'autre sans sourciller, voyant qu'il avait affaire à un drôle d'individu.

Le marché conclu, notre compatriote empocha l'argent et n'eut rien de plus pressé que de rentrer

dare dare chez lui, avant que l'autre eût le temps de s'apercevoir de sa grotesque méprise.

Le vendeur parti, notre Chinois se mit à contempler avec un plaisir évident son intéressante acquisition. Mais ces sarcelles finirent par s'envoler et disparurent de l'horizon.

De mare en mare, d'étang en étang, le fils de Han s'efforça de retrouver ses canards. Peine perdue. Las et fatigué, la nuit venue, il alla se reposer sous la maison d'un couple de jeunes nouveaux mariés qui n'avaient attendu que le coucher du soleil pour se livrer à leurs ébats amoureux.

A un moment donné, il entendit une voix qui disait :

— Je monte au ciel, je monte au ciel.

— Eh ! s'écria le fils du Céleste Empire, vous qui êtes monté au ciel, n'avez-vous pas vu mes canards ?

## VI

### UNE HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DE LA CREATION

L'histoire ou la genèse de la création du monde a toujours hanté et troublé l'esprit de l'homme.

Sous tous les cieux, sous tous les climats, les hommes se sont demandé et se demandent encore comment le ou les premiers hommes et la ou les premières femmes sont apparus sur cette « vallée de larmes ».

Nous connaissons bien l'histoire d'Adam et d'Eve, qui est demeurée un article de foi chez un grand nombre de peuples, et tout particulièrement chez les peuples d'Occident. Mais nous connaissons mal les différentes croyances des autres peuples, surtout des peuples d'Orient, touchant à cette mystérieuse question de la Création.

Je ne m'aventurerai donc point dans les nombreuses hypothèses enseignées ou simplement avancées par les savants et les historiens les plus éminents du monde entier.

Je vous raconterai seulement aujourd'hui pourquoi, selon les histoires (sans doute pour rire) de chez nous, certains peuples ont les cheveux pas comme les autres.

Au début de la création du monde, il y avait le grand Papa Pho-Phum et la grande Maman Mê-Phum. C'étaient peut-être le premier homme et la première femme sur cette terre ; en tout cas, ils étaient deux et débutaient en même temps, ce qui me paraît bien plus vraisemblable. Pho-Phum et Mê-Phum étaient immensément grands, pas d'esprit, mais de taille, et se déplaçaient avec mille difficultés, à cause précisément de leur taille colossale.

Un beau jour, tenté de nouveau par l'œuvre de création (ou de procréation) que lui avait confié le bon Dieu et qui ne lui paraissait pas si désagréable que cela, le grand Papa Pho-Phum exprima le désir de rencontrer la grande Maman Mê-Phum. Tous les peuples de la terre, formés d'hommes ni plus petits ni moins grands que vous et moi, accoururent et se placèrent, à la manière des Lilliputiens, sous son immense attribut en pleine (comment dirai-je ?)... é... euphorie, les uns derrière les autres, de la pointe ou

plutôt du bout jusqu'au... cran d'arrêt, si je puis m'exprimer ainsi.

Le voyage se fit à travers les forêts épaisses, de sorte que nos hardis transporteurs eurent le plus grand mal à se frayer un chemin jusqu'à la salle de réception de la grande Maman Mê-Phum.

Mais au moment de franchir le seuil de la salle de réception, Pho-Phum, excité à l'extrême à la vue de la charmante Mê-Phum, ne put se contenir et vida... toutes ses provisions d'amour, douchant tous les supporteurs de devant de sa « bouillie pour les chats ».

C'est ce qui explique, conclut l'histoire, pourquoi certains peuples ont les cheveux crépus ou frisés (que ces peuples me pardonnent cette incongruité), et c'est ce qui explique également (chaque chose a ses avantages et ses inconvénients) pourquoi les hommes à cheveux frisés ou crépus sont, en général, très braves et très courageux, parce que, dans ce transport héroïque et préhistorique, leurs ancêtres n'avaient pas craint de prendre la tête du cortège et d'avancer les premiers.

En vertu de la grande loi de l'hérédité, ces hommes sont, si l'on peut dire, les dignes descendants des « hommes de la tête », sinon des hommes de tête.

## VII

### DE LA BOUILLIE POUR LES CHATS

Tout le monde ne sait peut-être pas ce que c'est qu'une « bouillie pour les chats ». Je ne saurais mieux vous l'expliquer moi-même qu'en reproduisant ci-après une savoureuse histoire extraite d'un livre français : *Les meilleures histoires bordelaises*, par Gustave Gounouilhou (Nouvelles Editions de Paris, 20, avenue Rapp, Paris-7<sup>e</sup>). Réclame gratuite. Ce livre le mérite bien, du reste.

P.C.N.

Devant l'affluence des candidats et surtout la proportion de l'élément féminin plus considérable chaque année, les examinateurs avaient décidé de recaler le plus possible d'aspirantes au titre de docteur en médecine.

Une fille se présente devant trois examinateurs bien décidés à lui poser des « colles » dont la malheureuse ne pourra triompher.

— Qu'est-ce que du sperme, mademoiselle ?

— De la bouillie pour les chats, monsieur l'examineur.

Le second s'enquiert :

— Qu'est-ce qu'une capote anglaise, mademoiselle ?

— Un habit à queue, monsieur l'examineur.

Le troisième voyant avec rage le flegme de la candidate et le peu de succès obtenu par ses deux collègues, voudrait la mettre en mauvaise posture. Il sent que la tâche est ardue.

— Qu'est-ce qu'une serviette hygiénique, mademoiselle ? demande-t-il enfin.

Imperturbable, la future doctoresse les regarde à tour de rôle et déclare lentement en fixant l'interroogateur :

— Bande de c...

## VIII

### THIT HAM S'EST TROMPE DE PORTE

Au tribunal de...

Thit Ham est accusé par Dèng Ma d'être entré chez elle par la porte interdite.

— Je ne l'ai pas fait exprès, déclare le pauvre homme. Dèng Ma remuait et se trémoussait tellement que, ayant glissé dehors, je suis rentré accidentellement par l'autre porte. Si vous ne voulez pas me croire, je vous demanderai d'essayer vous-même, Monsieur le Président...

## IX

### UNE HISTOIRE DE CHAMPIGNONS (het dok mouk)

Vous connaissez ou vous ne connaissez pas (cela a peu d'importance) cette histoire ébouriffante de je ne sais plus quel auteur indien, où une femme s'est donnée à son amant à travers un trou de la porte.

Voici une histoire laotienne sinon plus ébouriffante, du moins plus savoureuse encore.

Une jeune fille est en train d'apprêter des champignons pour le repas du soir, de ces champignons visqueux dont le chapeau ressemble un peu à... ce que vous savez.

Son amant arrive sous la maison, se fait soulever par des amis jusqu'au plancher (de bambous)

---

UNE HISTOIRE DE CHAMPIGNONS

---

— quelle complaisance et quel dévouement ! — et présente... son arme à travers une fissure, prête à batailler. La jeune fille s'assoit dessus, puis, pour dissimuler son plaisir et ses trémoussements, se met à piler avec énergie du piment. Pôk ! Pôk ! Pôk !

A peine a-t-elle fini que sa mère arrive. Celle-ci, assez myope, aperçoit l'arme toute suintante encore et la prend pour un champignon.

— Tu ne fais jamais attention, ma fille ; tu laisses traîner des champignons partout !

24 / VII

ຫ້າມຈຳໜ່າຍ

## X

### QUELQUES HISTOIRES D'ISSARA

Quand, après la capitulation japonaise, les Français nous mitraillaient pour reconquérir le Laos, beaucoup d'entre nous, suivant le Gouvernement Lao Issara (Gouvernement du Laos libre), s'évacuèrent sur le pays frère et voisin, la Thaïlande.

Une foule d'histoires, plus ou moins cocasses, sont nées de cet exil qui dura de 1946 à 1949.

En voici quelques-unes :

Un groupe d'Issara prenait le train d'Oudorn à Bangkok. Tous les camarades avaient déjà occupé chacun sa place, lorsque survint l'inénarrable Phya Ph...

---

QUELQUES HISTOIRES D'ISSARA

---

— Tas d'idiots ! s'écria-t-il. Pourquoi vous êtes-vous mis et avez-vous rangé vos bagages d'un seul côté ? Vous ne voyez pas que comme ça le train risque de basculer et de se renverser ?

Tant de naïveté me parut tout simplement effarante, quand j'appris l'histoire. Assez incrédule, je voulus en avoir le cœur net et, rencontrant un jour Phya Ph..., je lui demandai si ce qui m'avait été rapporté à son sujet était vrai.

— Mais oui, mon cher, me répondit-il ingénument. Qu'est-ce que vous voulez ? On nous avait appris à l'école ce que c'était que le centre de gravité, et j'avais cru que cela s'appliquait tout aussi bien au train qu'à nos charrettes...

Après cela, il ne restait plus qu'à tirer l'échelle.

\*  
\* \*

Depuis plus de dix ans, le camarade Th... D... n'avait connu de femme. A son arrivée à Bangkok, il fit ses confidences à un ami d'enfance qui servait alors dans la police thaïlandaise. Celui-ci lui conseilla de prendre des comprimés de multivitamine.

— Mais attention ! Pas plus de 3 comprimés par jour !

La dose indiquée n'ayant produit aucun effet, le camarade Th... D... en avala plus d'une dizaine. Il fut pris d'un malaise effroyable dont il ne voulut pas nous révéler les causes. Grâce à nos soins dévoués, il se remit complètement peu de jours après.

Puis se sentant sans doute... en bonne forme, il voulut payer aux amis une bonne soirée au « Sept Etages ». (C'était ainsi que s'appelait un night-club perché au sommet d'un building de sept étages à Bangkok).

Mais dès qu'apparurent les danseuses nues, notre brave Th... D... tomba en syncope. Les amis le transportèrent vers l'ascenseur qui, par malheur, se trouvait être en panne à ce moment. On dut le descendre à grand'peine par l'escalier, à travers les sept étages.

J'étais déjà couché (nous habitons ensemble la même maison, la « Villa Xaïyo » dont tous les anciens Issara se souviennent encore avec émotion, pour les avoir abrités, plusieurs années durant), j'étais déjà couché, dis-je, quand j'entendis du bruit au rez-de-chaussée.

— Qu'y a-t-il donc en bas ? criai-je.

— Il y a Th... D... qui a très mal au ventre.

— Faites-lui prendre quelques cachets de.... Vous les trouverez dans le placard à gauche. Et

---

QUELQUES HISTOIRES D'ISSARA

---

surtout, qu'il ne boive pas trop d'eau ! ajoutai-je, sans l'ombre d'un soupçon.

Mais que de bonnes rigolades le lendemain, quand, comme tous les camarades, je sus la vérité.... Sacré Th... D..., va !

\*  
\* \*

Si la langue lao et la langue thai se ressemblent, les mots, parfois, n'ont pas la même signification. C'est à peu près comme le vietnamien du Nord et le vietnamien du Sud. Au cours de notre exil, beaucoup d'entre nous s'efforçaient de bien parler le thaïlandais. Nous n'y réussîmes pas toujours.

Un d'entre nous, pour avoir vécu assez longtemps à Saïgon, confondait le vietnamien avec le thaïlandais.

— *Mây tang ? Mây tang ?* disait-il aux marchandes thaïlandaises effarées. (*Mây* = « combien » en vietnamien, *tang* = « sou » en thaïlandais).

D'autres, voulant acheter du tabac ou des cigarettes, demandaient :

— *Pouk may ? Pouk may ?* (*Pouk* = « fort » en laotien ; *may* = terme interrogatif thaïlandais).

D'autres encore, quand on venait leur demander quelqu'un, répondaient :

— *Ni lèo.*

Ce qui ne manquait pas de faire sursauter chaque fois l'interlocuteur thaïlandais. Parce que *ni* qui veut dire simplement « parti », « absent » en laotien, signifie « s'enfuir », « prendre la fuite » en thaïlandais.

Moi-même, je n'ai pas échappé à ce genre de quiproquos.

Un soir que je rentrais assez tard à *Soï Souphang* (impasse Souphang), il pleuvait un peu, de sorte qu'il m'était assez difficile de reconnaître l'endroit où je devais descendre. En m'efforçant de bien m'exprimer en thaïlandais, avec l'accent et tout, je demandai au contrôleur du car :

— *Klai Souphang lèo ru yang, khrab ?* (A-t-on déjà dépassé Souphang, s'il vous plaît ?)

— *May rou* (je ne sais pas).

Je fis arrêter le car, descendis sur le marchepied, puis me tournant cette fois vers le conducteur, je lui répétai ma question.

— *Klai Souphang lèo ru yang, khrab ?*

— *May rou* (je ne sais pas).

---

QUELQUES HISTOIRES D'ISSARA

---

— Tas d'idiots ! (me dis-je *in petto*).

Et je mis pied à terre, reconnus le marché de Thong Lo, rebroussai chemin. Je dus faire plus d'un kilomètre dans l'obscurité et sous la pluie pour retrouver ma maison.

— Qu'ils sont bêtes, ces Thaïlandais ! dis-je à ma femme. Ni le contrôleur ni le conducteur du car n'étaient fichus de me dire où se trouvait l'impasse Souphang.

— Comment leur avez-vous posé la question ? me demanda ma femme qui avait passé toute son enfance à Bangkok et qui doutait à juste titre de mon thaïlandais.

— Mais comme tout le monde ! *Klai Souphang lèò ru yang, khrab ?*

— On ne dit pas *Klai*, on dit *leui*. (*Leui* en laotien a plutôt le sens de « continuer »).

\*

\* \*

Une dernière histoire.

Un Lao s'apprête à monter dans le train.

— *Chap lao ! Chap lao !* cria le chef de train thaïlandais.

---

ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !

---

Et notre Lao de redescendre précipitamment, et de se mettre aussitôt en position de combat (qui, dans la boxe laotienne, commence par une véritable danse de démonstration et de défi).

— Qu'il vienne, celui qui voudrait arrêter le Lao !

*Rao* (que les Thaïlandais prononcent *lao* à la manière des Anglais prononçant le *r*) signifie « parapet ». *Chap lao* — « saisir, tenir le parapet ».

Notre brave compatriote avait cru tout simplement qu'on voulait l'arrêter.

## XI

### LE DIAGNOSTIC LE PLUS SUR

Thit Ham est gravement malade. La nouvelle se répand en ville qu'il n'en sortira pas et qu'il ne lui resterait plus que quelques jours à vivre. Et tous les amis de se précipiter chez lui pour le voir une dernière fois.

Xièng Kène, son vieux camarade des aventures d'amour et des sorties nocturnes, accourt à son tour.

— Alors, vieux, lui dit-il, fini tout ça ? (Et il lui fait un geste obscène que ma plume se refuse à vous décrire).

L'autre se déride tout à coup et rit tout doucement de bon cœur.

— Il ne mourra pas, affirme Xieng Kène à tout le monde, c'est moi qui vous le dis. Je ne suis ni médecin ni sorcier, mais mon diagnostic est sûr.

Thit Ham ne mourut pas, du moins cette fois-là. La manière de diagnostiquer de Xieng Kène est donc à retenir.

## XII

### QUELQUES HISTOIRES DE LOUNG BA

Tout Champassak a connu ce fameux Loung Ba. Bien que saoul du matin au soir, il ne manquait ni d'esprit ni d'humour. Il avait été riche, mais, depuis que son comptable chinois, profitant d'un séjour assez long qu'il avait cru devoir faire à la pagode pour méditer à son aise sur les vanités de ce monde, lui avait pris sa femme et ses enfants, il passa de déception en déception, de déboire en déboire, et, finalement, se ruina complètement.

Il ne s'en fit guère. Sage et philosophe à sa manière, il allait mendier de porte en porte, en débitant les plus jolis vers de nos poèmes et en faisant, sans nulle méchanceté, des mots d'esprit qui charmaient tout le monde.

Je l'ai moi-même connu quand j'étais encore jeune *phoubao* (1). J'attachais peu d'intérêt à ses récits et à ses improvisations, plus occupé à courir après les *phousaos* (2) que de goûter à la beauté de notre littérature nationale. Je le regrette vivement, car que d'histoires j'aurais pu enregistrer dans ma cervelle non de lièvre mais de lapin.

Il me dédia, un jour, des vers pour prédire mon avenir et selon lesquels je demeurerais invincible toute ma vie durant. Je n'arrive pas à traduire ces vers en bon français, mais pourvu que ses prophéties se confirment !

Voici quelques histoires de ce célèbre Loung Ba :

Au Laos, comme monnaie métallique d'appoint, il y avait des pièces de 10 et de 20 cents.

Rencontrant le riche père Sisombat, Loung Ba lui dit :

— Voulez-vous avoir la bonté de me changer petite pièce contre grande pièce ? (Dans la langue lao, ni l'article ni le pluriel ne s'indiquent).

— Volontiers, mon pauvre ami. Combien en voulez-vous ?

— Une seule.

---

(1) Jeune homme.

(2) Jeunes filles.

---

QUELQUES HISTOIRES DE LOUNG BA

---

Le père Sisombat lui remit une pièce de 20 cents, mais ne reçut en retour qu'une pièce de 10 cents.

— Mais il en faut deux, mon pauvre ami, s'exclama-t-il.

— Je vous l'ai pourtant bien dit, répliqua Loung Ba, que je voulais changer petite pièce contre grande pièce (*kak noi piène kak nhaï*).

\*

\* \*

— Comment ? vous n'êtes pas parti ? demanda Loung Ba à quelqu'un qui était allé prendre la chaloupe pour monter à Paksé.

— Coquin de sort ! La chaloupe était partie juste au moment où j'allais mettre les pieds sur l'embarcadère, se lamentait l'autre.

— Ce n'est pas étonnant, mon pauvre ami. Le mois dernier, pour ne pas manquer la chaloupe (qui, en ce temps, passait la nuit à Champassak avant de reprendre la route sur Paksé), j'étais venu y prendre place dès la veille. Cela ne m'a pas empêché de la rater.

— Est-ce possible, nom de Dieu ?

— Mais oui, mon pauvre. C'est tout ce qu'il y a de plus vrai. Au réveil, le matin, j'avais envie de me soulager. Je suis descendu à terre pour cela, et la chaloupe était partie pendant que je me torchais le derrière.

\*  
\* \*

De la convention au conformisme.

— Quelle époque vivons-nous ! s'écria Loung Ba. Que de fois, pour aller m'embarquer à destination de Paksé, j'avais traversé la grande rue de la ville. Je portais toujours mon plus beau *sam-pot* en soie, et personne ne faisait attention à moi. Mais la dernière fois, mon fils Bounchanh m'a attaché au cou une pauvre bande de tissu de rien du tout (une cravate), et tout le monde de me saluer tout le long du chemin. Les écoliers en particulier se courbaient tous à mon passage... Dire que le *sam-pot*, je l'avais payé une dizaine de piastres, alors que ce bout de chiffon n'a coûté que 10 sous à mon fils !

\*  
\* \*

Notre Chao Latsabout (un prince haut dignitaire) voyageait en pirogue. Il passait devant un

---

QUELQUES HISTOIRES DE LOUNG BA

---

groupe d'enfants qui batifolaient dans les eaux du fleuve. L'un d'entre eux s'écria :

— Regardez ! comme il est chauve, le rameur de devant !

Un autre s'écria à son tour :

— Et celui qui tient le gouvernail à l'arrière, il est encore bien plus chauve !

Alors l'on vit s'ouvrir la fenêtre du roof :

— Tas de mal élevés, cria furieusement le prince, en se penchant hors de l'ouverture.

— Et l'homme du milieu ! crièrent en chœur les enfants. Il a le crâne plus nu encore que la peau de nos fesses !

Et la fenêtre du roof de se refermer avec fracas.

## XIII

### COCHON MARCHAND DE COCHONS

Xieng Kène arriva dans un village avec un troupeau de cochons et demanda à passer la nuit chez une jeune femme qui se trouvait être une « gaie divorcée », sevrée d'amour depuis un certain temps.

— Qu'ils sont beaux, vos cochons, dit-elle à Xieng Kène.

— Il ne tient qu'à vous de les avoir, répondit l'autre les yeux pleins de concupiscence. Je les donnerais volontiers à une jolie femme comme vous qui voudrait bien m'accorder ses faveurs intimes.

Le marché fut vite conclu. L'opération d'échange commença, mais après un petit moment,

Xieng Kène voulut se raviser.

— C'est vilain ce que je fais là, dit-il, je dispose un peu cavalièrement du bien d'autrui.

— Ne vous en inquiétez pas trop, mon cher. Je me contenterai seulement de la moitié, lui répondit la jeune femme.

L'opération reprit, mais au bout d'un petit moment encore, Xieng Kène, pris d'un remords inextinguible, s'arrêta net.

— Ce n'est vraiment pas honnête de ma part, puisqu'aucun de ces cochons ne m'appartient, ajouta-t-il. Annulons le marché, voulez-vous, pendant qu'il en est temps encore ?

— Qu'à cela ne tienne, cher ami, lui chuchota doucement la « gaie divorcée ». Je renonce aux cochons et me contenterai de t'avoir pour la nuit, grand cochon que tu es !

## XIV

### UN DIGNE EMULE DE SHERLOCK HOLMES AU LAOS

Un homme a été trouvé assassiné au pied d'un grand arbre. Plusieurs juges d'instruction se sont relayés en vain. Impossible de mettre la main sur le criminel. « Dans tout crime, cherchez la femme », dit un adage à la fois juridique, judiciaire et judiciaire. Mais dans ce charmant Pays Lao, où les jolies *phousaos* abondent, les crimes passionnels sont rares.

Alors que tout le monde commençait à se désespérer, un jeune détective arriva et, en digne émule de Sherlock Holmès, se fit fort de retrouver le coupable. En peu de jours, il tint parole. Comment s'y était-il pris ? Le plus simplement du monde. C'était

l'œuf de Christophe Colomb. Mais il fallait y penser.

A la faveur d'une nuit noire, il grimpa sur l'arbre aussi haut qu'il put. Chaque fois que quelqu'un passait devant, il agitait fortement les branches, faisant croire que la victime était devenue un *phi* (1) perturbateur et dangereux. Toute la population s'en effraya.

En vertu de cet autre adage aussi juridique, judiciaire et judicieux, l'assassin, attiré par les lieux de son crime, finit par y venir se rendre compte des choses par lui-même. Comme d'habitude, les branches de l'arbre furent violemment secouées à son arrivée.

— Ha ! Ha ! Tu veux faire encore l'imbécile, trou du c... s'écria-t-il, ne se doutant pas un seul instant que c'était lui qui l'était plutôt. Tu crois me faire peur, à moi qui t'ai proprement envoyé rejoindre tes aïeux.

Tout se calma aussitôt et notre assassin, fier de son exploit, rentra tranquillement chez lui.

Notre jeune détective n'eut rien de plus pressé que de redescendre et de suivre l'homme qui venait de le traiter si cavalièrement de trou du c... et d'imbécile, pour lui mettre la main au collet.

---

(1) Génie ou fantôme.

## MANQUE DE TELEPATHIE

Thit Ham et son gendre Xieng Kène rentrent d'un assez long voyage. Sans se le dire, pendant tout le chemin de retour, ils n'ont l'un et l'autre qu'une seule et même pensée : rattraper le temps perdu ou, comme nous le disons si bien chez nous, « toucher les rappels » (à la manière des rappels de solde).

Le soir venu, sous prétexte qu'ils sont un peu fatigués du voyage, tous deux se mettent tôt au lit. Les prennent-elles au mot, ou la mère et la fille ne veulent-elles pas paraître plus impatientes l'une que l'autre, toujours est-il que toutes deux continuent tranquillement à travailler à leurs rouets, comme habituellement chaque soir après dîner, sur la véranda.

---

MANQUE DE TELEPATHIE

---

Rongeant mal son frein et énervé par les cris-  
sements monotones des rouets, Xieng Kène finit par  
sortir de sa chambre et, d'un magistral coup de pied,  
envoie promener le rouet de sa femme.

— Alors, quoi ! s'écrie-t-il. Tu ne vas pas  
m'empêcher de dormir toute la nuit !

— Tu as raison, mon gendre, crie de son lit  
Thit Ham. Envoie aussi promener celui de ta belle-  
mère ! Quest-ce que c'est que cette façon de s'at-  
tarder la nuit dehors ? Chaque chose en son temps,  
voyons ! Il faut travailler quand il faut travailler,  
et quand il faut dormir, il faut dormir.

24 / VII

ຫ້າມຈຳໜ່າຍ

## XVI

### L'ETERNELLE HISTOIRE DE LA PAILLE ET DE LA POUTRE

On donne à deux hôtes la même chambre d'ami. L'un et l'autre ronflent à faire éclater le plafond.

A un moment donné, l'un se réveille.

— Quel animal, celui-là ! s'écrie-t-il. Il ronfle comme un pourceau.

L'autre se réveille à son tour, pendant que le premier s'est rendormi à nouveau.

— Impossible de dormir avec ce drôle qui ronfle à vous casser les oreilles. Il faut que j'aille me coucher ailleurs.

## XVII

### NOUS SOMMES QUITTES !

Thit Ham était éperdument amoureux de la petite sœur à sa femme, sa belle-sœur par conséquent, mais belle dans les deux sens et fort jolie.

Celle-ci se maria avec Xieng Kène qui, quelques mois plus tard, partit pour un long voyage de commerce, laissant seule à la maison sa douce moitié avec une taille qui s'arrondissait chaque jour un peu plus.

Belle occasion pour Thit Ham qui, sans l'air de rien, feignit de s'étonner du départ de Xieng Kène :

— Comment ? vous l'avez laissé partir alors qu'il vous a mise en cet état ? Mais qui va parfaire le petit être que vous portez en vous, ma belle-

sœur ? Il faut craindre qu'il ne vienne au monde sans bras et sans jambes.

— Ah, oui ? Je ne le savais pas, mon beau-frère. Vous avez bien fait de me le dire, car je ne survivrais pas si je donnais naissance à un monstre.

C'est ainsi que de fil en aiguille, Thit Ham aida sa belle-sœur à parachever l'œuvre de l'imprudent Xieng Kène. Un charmant bébé vint au monde, que Xieng Kène caressa avec joie et attendrissement à son retour.

— Convenez qu'il est beau, le bébé, lui dit sa femme avec un petit air de reproche. Vous devez une fière chandelle à Thit Ham ! Sans lui, avec votre incroyable imprudence, c'est un petit monstre sans bras ni jambes et peut-être même sans tête que vous auriez à caresser.

Tête de Xieng Kène, qui se promet *in petto* de se venger sans tarder.

Le lendemain, il rejoignit Thit Ham qui travaillait à ses rizières, à portée de voix de sa maison (à Thit Ham). Il fit semblant de demander à lui emprunter une pioche et, après avoir obtenu son accord, se rendit auprès de sa femme (toujours à Thit Ham). Il expliqua à celle-ci comment son mari était d'accord pour qu'il... l'embrasse afin de réparer

---

NOUS SOMMES QUITTES !

---

le mal qu'il lui avait fait en le trompant avec sa propre femme. Celle-ci n'en crut pas ses oreilles, et Xieng Kène de crier fort à l'adresse de Thit Ham :

— Elle ne veut pas, votre femme !

— Donne-lui satisfaction, répondit l'autre. Il ne faut pas faire la difficile pour si peu de chose !

Mais quand Thit Ham apprit qu'il avait été proprement roulé par ce gredin de Xieng Kène, il prit son sabre et le poursuivit à travers tout le village.

— Mais nous sommes quittes, mon beau-frère. Vous qui n'avez pas voulu que mon enfant vînt au monde sans bras ni jambes, ne faites pas de lui un orphelin, lui dit Xieng Kène.

Thit Ham comprit la leçon et ravala sa rancœur.

## XVIII

### DE LA MULTIGAMIE

La polygamie, malgré tout le mal qu'on en dit, a ses charmes. Peut-être pas celle qui se présente sous la forme du harem oriental, mais certainement celle qui se pratique au Laos, à ciel ouvert, si je puis m'exprimer ainsi.

Certes, bien qu'elle soit autorisée par la loi, la polygamie se pratique de moins en moins chez nous. La femme lao a évolué d'une manière extrêmement rapide ; elle a conquis ses droits je ne dirai pas de haute lutte, puisque c'est par en-bas qu'elle nous a possédés, nous les soi-disant du sexe fort. Mais il faut reconnaître que les conditions économiques dans lesquelles nous vivons en cette ère de l'avion supersonique, de la radiotélévision et de la bombe

atomique, ne nous permettent plus d'entretenir plusieurs femmes à la fois. La douce moitié est devenue la prétentieuse moitié « à part entière » ; impossible de la ravalier au rang du tiers ou du quart, encore moins de la dixième ou de la vingtième.

Les conditions économiques ne commandent toutefois qu'à la haute aristocratie mieux informée et plus soucieuse des choses de l'économie domestique. Les gens de la petite bourgeoisie n'en ont cure. Ils sont restés plus simples, plus sentimentaux et plus romanesques et, quand l'envie leur vient de prendre plusieurs femmes, ils ne se préoccupent guère de savoir comment ils les entretiendront, ni comment ils entretiendront la nombreuse progéniture que leur vaudra généralement le concours de tant de collaboratrices non moins portées qu'eux-mêmes sur la bagatelle. Riches, ils pourvoieront généreusement aux besoins de leurs enfants ; manquant d'aisance (je ne dis pas pauvres, parce que le vrai pauvre n'existe pas en ce doux Pays Lao), ils les laisseront à la charge des grands-parents qui, chez nous, adorent les petits-enfants, surtout quand, devenus séniles, ils ne pensent plus qu'à acquérir des *bouns* (mérites) en vue de leur prochaine délivrance.

Mais le Lao n'est pas dépourvu de sens pratique. Il ne veut plus maintenant de cette cohabitation à

plus de deux, faite toujours de querelles et de disputes et si propice aux scènes de jalousie. Comme il aime aussi avoir sa pleine liberté d'action, il sème ses petites femmes (*mia noi*) et ses provisions d'amour et de tendresse dans des maisons (sinon dans des localités) différentes — généralement dans les lieux où les appellent assez fréquemment leurs occupations professionnelles. Comme la tradition (quelle belle tradition !) veut que l'homme fasse le gendre et non la femme la bru, les crises de logement sont rares et les économies non négligeables.

La seule difficulté réside dans le paiement de la dot : *Ngeun chao têng chao, ha day si thène* celle-là !) veut que ce soit l'homme qui la supporte, et non la femme comme dans les pays occidentaux. Heureusement qu'il y a aussi évolution sur ce point. Le *khadong* (dot) est devenu de plus en plus symbolique, justifiant cette plaisanterie peu aimable et plus que désinvolte, devenue une sorte d'adage pour beaucoup de jeunes hommes de la nouvelle génération, aux yeux de qui la valeur doit pouvoir suppléer la dot. Parce que la coutume (elle est mauvaise, (« Avec votre argent, je paie d'abord la dot, et si vous êtes d'accord, ma belle, je vous rembourserai ensuite... en nature ») — traduction libre.

Mais je m'aperçois que je vous inflige un véritable prologue avant de vous faire rire par quelques

bonnes histoires laotiennes encore. Patience ! vous ne perdez rien en attendant. Et maintenant que vous êtes suffisamment dans l'ambiance comme on dit, les voici :

Moun Chandi.

Peu de Lao du Sud ignorent ce nom auquel on a ajouté le surnom de Tileuy, pour mieux définir l'homme. Tileuy = « continuer indéfiniment, comme toujours », si je puis traduire ainsi.

Moun Chandi Tileuy se passionnait pour les belles filles. Son rêve, c'était d'en posséder le plus grand nombre possible. Il n'avait pas assez d'argent, qu'à cela ne tienne !

Costaud, pas trop mal fait de sa personne, très courageux, il ne reculait pas devant les travaux même les plus durs, les plus pénibles.

Dédaignant les autres biens de la terre, résolu à faire et à rester le modeste *bao-na* (1) jusqu'à la fin de sa vie, il partait chaque année s'engager au service d'un riziculteur, de préférence le père de famille qui abritait chez lui la jeune fille qu'il con-

---

(1) Homme qui s'engage à aider aux travaux de rizières pendant toute la saison rizicole, moyennant le gîte, la nourriture et une petite part dans la récolte.

voitait. Plutôt que de courir le guilledou comme les autres jeunes gens de son âge, il faisait l'homme sérieux, méticuleux en toutes choses, et s'acharnait au travail du matin au soir. Il se montrait aimable, serviable à l'égard de tous les gens de la maison et, aux heures de repos, se livrait tranquillement à la lecture, quand il ne les distrait pas par un peu de musique, car il était, au surplus, un excellent joueur de *khène* et de violon. Il ne chantait pas trop mal non plus et aimait chantonner de temps à autre quelque mélodie en vogue.

— Mais c'est un gendre rêvé ! finissait toujours par se dire intérieurement le père de famille.

Le coup ne ratait guère. La moisson faite, Moun Chandi épousait la fille de la maison.

Mais la lune de miel à peine terminée, notre homme repartait vers de nouvelles aventures, en prenant naturellement soin de s'éloigner le plus loin possible de son précédent théâtre d'opérations.

C'est ainsi qu'on lui comptait un nombre incalculable de femmes.

Sacré Moun Chandi Tileuy, va !

\*

\* \*

Un autre, Bac S... (c'est ainsi que nous l'appelions familièrement), ne recourait à aucune de ces astuces. Il était *palat-tu* (1) de son état, mais avait passé sa jeunesse comme domestique chez mes beaux-parents, à l'instar de ses ancêtres qui avaient tous servi fidèlement la Maison de Champassak. Il n'avait rien d'un don Juan, mais plaisait beaucoup aux femmes. Peut-être à cause de sa voix qui parvenait à imiter toutes sortes de sons, de langages et de chants.

Je l'ai emmené avec moi au cours de la campagne électorale de 1955. Il m'a avoué qu'il en était déjà, à cette date-là, à sa 18<sup>e</sup> épouse. Et c'était la 18<sup>e</sup> qu'il avait laissée chez moi pendant qu'il pérégrinait avec moi et flirtait avec d'autres. J'ai posé la question à cette 18<sup>e</sup> qui n'avait pas l'air de s'en faire du tout. « Je ne sais comment vous le dire, me répondit-elle. Il me plut et je me donnai à lui. Peu importe que je sois la 18<sup>e</sup>, pourvu qu'il me garde sa tendresse et ne coure pas trop ». Pas trop ! c'est qu'elle n'était pas exigeante cette femme ! Bon exemple à citer à nos suffragettes qui veulent qu'on abolisse la polygamie.

\*

\* \*

---

(1) Montreur de guignol.

Malheureusement pour nous, les femmes ne pensent pas toujours comme la 18<sup>e</sup> de Bac-S...

Kham Ph... avait trois femmes.

A partir d'un certain jour, on ne lui en voyait plus que deux.

— Qu'est devenue la troisième ? lui demandai-je parce que je m'étais toujours fait un devoir de m'intéresser à la situation matérielle et morale de mes collaborateurs. (Je dirigeais à cette époque l'Imprimerie du Gouvernement, où Kham-Ph... travaillait comme typographe).

— Je l'ai répudiée, me répondit-il. Elle était devenue impossible à la fin. Chaque fois que je passais la nuit avec ma première ou ma seconde, elle ne dormait plus et arpentait toute nue la chambre, passant et repassant devant ma moustiquaire jusqu'à l'aube (1)...

---

(1) Précisons que la chambre laotienne est généralement faite d'une seule grande pièce, sans serrure ni cloison, où dorment côte à côte les parents et les enfants.

## XIX

### GARDE-LE POUR TOI !

L'histoire est authentique.

Thit Ham avait pris une seconde femme, une « petite épouse » comme nous disons chez nous (*mia noi*). Sa première, la femme principale, la « grande épouse » (*mia louang, mia nbai*), se consumait de jalousie. Il y avait de quoi. Thit Ham ne s'apercevait plus de sa présence au foyer que quand il avait à se plaindre du riz mal cuit ou du *lap* mal assaisonné.

Un beau matin, Thit Ham dormait encore au lit quand survint la « grande épouse » qui, en moins de temps que je n'en aurai mis à vous le narrer, d'un rapide coup de couteau, lui trancha son plus bel ornement.

---

*ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MÈRE !*

---

Puis, passant la tête par la fenêtre, elle jeta le morceau à la « petite épouse » qui était en train de piler du riz en bas, tout près de là.

— Tiens ! garde-le pour toi, ce bel ornement de ton mari, puisque tu en es si friande ! (1).

---

(1) Le mari mourut, dit-on, de sa plus belle mort, parce que rien ne le rattachant plus à ce bas monde, il avait obtenu sans conteste sa « délivrance ». Mais la jeune veuve ne s'en consola jamais. Quand cette histoire se répandit à travers le pays, bien des polygames se séparèrent de leurs concubines. Ce crime sans doute sans précédent dans les annales du vieux Pays Lao, où la femme s'inclinait toujours docilement devant les volontés de son seigneur et maître, a quand même servi à à quelque chose. Bravo ! crièrent beaucoup de nos « suffragettes ».

## XX

### DE LA POLYGAMIE

Thit Ham parle de prendre une seconde épouse. Il a des biens, une seule femme ne lui suffit pas, explique-t-il.

— Pourquoi n'en prendriez-vous pas trois à la fois lui dit une de ses aimables voisines. Vous savez qu'il faut toujours trois *kone-sau* (1) pour soutenir et cuire la marmite de riz.

— Prenez-en quatre, surenchérit une autre. Il n'y aura pas de difficulté le jour où il faudra vous porter au... cimetière. Deux par deux...

---

(1) Morceau de bois, de pierre ou de brique servant de support.

## XXI

### COMMENT Mme CU... DEVINT CUISINIÈRE

Après avoir vécu maritalement pendant près d'un quart de siècle avec une Cochinchinoise, M. B..., fonctionnaire du Service des Travaux publics, tomba, au cours de son dernier congé, éperdument amoureux d'une jeune et jolie fille de son pays. Malgré la cinquantaine passée, et complètement oublieux de ses obligations envers la vieille et dévouée compagne de sa vie de brousse, M. B... épousa sa charmante compatriote — une jeune fille de 18 ans, grande et fort bien bâtie — et revint avec elle au Laos, totalement changé, physiquement et moralement. Rien ne vaut mieux pour se rajeunir, vous diront les Chinois à l'expérience plusieurs fois millénaire, que la... fréquentation d'une jeune et jolie fille. Auprès d'une jeune vierge, la greffe de Voro-

noff n'est qu'un piètre remède, un pis-aller. C'est, pourrait-on dire, l'application pure et simple du principe des vases communicants.

Dès son arrivée à Saïgon, M. B... alla voir sa vieille Cochinchinoise, non pas pour se faire pardonner son infidélité et sa trahison, mais pour lui reprendre les biens qu'ils avaient pu jadis amasser ensemble. L'embrassant passionnément en bon comédien qu'il était, il lui dit : « Ah ! que je suis content de te revoir, ma vieille. Je suis descendu à l'Hôtel X..., prépare-toi à m'y rejoindre. Nous repartons dans trois jours au Laos. Passe-moi tout ce que tu as de précieux : l'argent, les bijoux, ta garde-robe. J'ai la voiture. Je reviendrai ce soir pour te prendre. Il faut que je te laisse le temps de faire tes adieux à tes parents et à tes amies ». La pauvre femme, sans méfiance, dans la joie de retrouver son seigneur et maître, lui remit tout. Et ce fut son malheur.

Dès qu'il fut parvenu à ses fins, M. B... n'eut rien de plus pressé que de filer dare dare au Laos, avec sa nouvelle et charmante épouse.

L'histoire eut, tout naturellement, son épilogue devant le tribunal.

— Je ne connais pas du tout cette femme, déclara cyniquement au juge M. B...

— Comment ne me connaît-il pas ! Mais j'ai vécu près de 30 ans avec lui ! Tout le monde au Laos peut en témoigner, répliquait la pauvre femme pleurant à chaudes larmes, folle de rage, de douleur et de désespoir.

— Ah ! oui, dit M. B..., en se frappant subitement le front, je la reconnais maintenant : elle a travaillé chez moi comme cuisinière...

— Comment comme cuisinière ! J'ai été sa femme, tout le monde le sait. Voici d'ailleurs les lettres qu'il m'a écrites de son pays. A son retour de congé, il est venu chez moi à Saïgon et, en me trompant vilainement, ignoblement, m'a pris tout mon argent, tous mes bijoux, tous mes vêtements !

— Je n'ai fait que reprendre les biens que je lui avais confiés avant mon départ en congé, des biens qui m'appartenaient personnellement.

— Et mes bijoux ? et mes vêtements ? Je me suis présentée chez lui et j'ai vu sa nouvelle femme. Le bracelet en or qu'elle porte en ce moment, il est à moi. Je demande que le tribunal veuille bien opérer une perquisition chez lui.

Le juge, un tout jeune fonctionnaire, n'ignorant pas que M. B... était un puissant personnage

en raison de ses relations connues avec certains gros bonnets du pays, était extrêmement embarrassé. Il ne doutait pas un seul instant de la sincérité de la bonne femme, mais malgré la grande pitié qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver devant sa profonde détresse, il ne pouvait non plus se résoudre à donner tort à l'infâme M. B... Il crut donc bien faire en essayant d'amener celui-ci à une plus juste compréhension de la situation, à un compromis.

— Est-ce que vous ne pourriez pas, M. B..., lui donner un peu d'argent, sinon pour la dédommager dans une certaine mesure des services qu'elle a pu vous rendre dans le passé, mais pour lui permettre de rentrer en Cochinchine et de s'y refaire une nouvelle vie ?

— Je ne le peux pas malgré toute ma meilleure volonté. Vous savez que j'ai de la famille maintenant. Je pourrais à la rigueur lui donner 20 piastres.

— Qu'est ce qu'il voudrait que je fasse de ses 20 piastres ? s'écria la pauvre femme exaspérée. Je ne suis pas ici pour lui demander une aumône, mais pour obtenir qu'il me restitue les biens qu'il m'a volés, indignement et lâchement !

L'affaire menaçait de tourner mal. Notre juge, désarmé devant tant de mauvaise foi et de sèche-

---

*ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !*

---

resse de cœur, ne savait quel parti prendre, quand M. B..., feignant de se tâter douloureusement les flancs, se leva soudainement et prit congé du tribunal.

— Oh ! que ça me fait mal ! Je ne me sens pas bien du tout, depuis hier soir. Il faut que je rentre tout de suite. Au revoir, Monsieur le Juge, et mes bonnes amitiés à Monsieur le Président !

## XXII

### DE L'EAU LUSTRALE

Après une longue maladie, la mère entre en convalescence, mais tarde à se rétablir complètement. Elle passe son temps à gémir contre le peu de soins que lui apporte son mari, toujours affairé, occupé aux mille travaux du ménage.

Un jour, pour réparer la toiture de la maison, le père monte à l'échafaudage et, vêtu seulement d'un *sarong*, laisse apercevoir ses c... par la mère, laquelle se met à gémir de plus belle.

— Qu'y a-t-il donc, chérie ? demande le père.

— Rien, papa, répond naïvement l'enfant — un petit garçon de quelques années. Maman a simplement vu tes c...

---

ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !

---

— Oui, et alors ? Il n'y a pas de quoi gémir comme ça.

— Si, chéri, c'est le petit qui a raison.

Le père, qui est loin d'être bête et qui ne demande pas mieux que de... consoler sa douce moitié, remplit le soir même son devoir conjugal.

Le lendemain, des parentes et des voisines viennent voir la convalescente.

— Oui, je vais beaucoup mieux, leur dit-elle de sa voix traînante et heureuse. De l'eau lustrale a fini par m'entrer dans le corps... (*Nam kèo khao khing*).

## XXIII

### COMMENT LE CREATEUR DOTA LES PEUPLES D'ECRITURES

Lorsque les hommes se furent dispersés sur toute la surface de la terre, il leur fut difficile de communiquer entre eux, surtout quand ils habitaient des continents différents.

Le Créateur, pensant alors à les doter d'écritures, ordonna à chaque peuple de venir le voir avec une feuille de parchemin.

Les Européens se présentèrent les premiers, que suivirent de peu les Lao. Le Créateur s'appliqua à leur tracer aux uns et aux autres de très belles lettres, ce qui lui demanda un certain effort. Quand vint le tour des Arabes, le Créateur était déjà passablement fatigué. Il leur écrivit rapidement les leurs,

avec de larges et de longs traits.

Ensuite, ce fut le tour des Chinois. Mais quand ceux-ci rentrèrent chez eux avec leur parchemin, une pluie fine tomba et éclaboussa tous les caractères de leur alphabet.

Enfin, arrivèrent les peuples des montagnes qui n'apportaient d'autre parchemin avec eux qu'une pauvre peau de cochon, mal séchée et sentant le moisi. Dans sa bonté extrême, le Créateur leur octroya quand même une écriture, tout en leur recommandant de l'exposer au soleil pendant quelques jours encore à leur retour.

Nos braves Montagnards suivirent scrupuleusement les recommandations du Créateur. Mais un chien affamé arriva qui, flairant encore bon la peau de cochon, la dévora tout entière.

C'est pourquoi nos braves Montagnards n'ont jamais eu, depuis la Création, ni leur alphabet ni leur écriture propre.

## XXIV

### O CANDEUR !

Un fonctionnaire lao est en tournée chez les Khas. Voyant que les enfants pullulent dans le village, il croit bon de sortir une bonne plaisanterie et dit aux notables venus l'accueillir :

— C'est formidable ce que vous avez comme enfants ! Vous passez donc votre temps à coucher avec vos femmes ?

— Naturellement, Monsieur le Mandarin, comme tout le monde.

— Pas comme tout le monde. Nous, nous n'embrassons nos femmes que quand c'est la saison.

— Ah ! oui, comme les chiens alors, opinent nos braves Khas dans leur candeur désarmante.

UNE INJURE QUI N'EN EST PAS UNE

Ceci s'est passé au temps du Protectorat français.

Devant le tribunal de T..., un fonctionnaire français se plaignait d'avoir été injurié par un Annamite, et en langue annamite, bien entendu.

Le juge, un fonctionnaire français également, qui avait des raisons personnelles d'en vouloir à ce compatriote détesté, pensa que le moment était venu de l'embêter un peu.

— Êtes-vous breveté de langue annamite ? lui demanda-t-il.

— Non, Monsieur le Juge.

---

UNE INJURE QUI N'EN EST PAS UNE

---

— Alors, vous êtes légalement censé ignorer l'injure. Le tribunal ne peut donc qu'acquitter le prévenu et le renvoie, en conséquence, des fins de la poursuite. Huissier, reconduisez Monsieur.

Notre bonhomme ne se tint pas pour battu. « Monsieur le Juge est-il breveté de langue annamite ? », s'informa-t-il aussitôt auprès de l'interprète. « Non », lui répondit celui-ci.

Alors s'adressant à Monsieur le Juge, sidéré sur son siège, il lui cria : « Au revoir, *bou-cac* (1), et se retira dignement.

---

(1) C'est une des plus grosses injures en langue annamite. Suceur de..... !

## XXVI

### DES CURE-OREILLES

C'est un ami vietnamien qui m'a raconté cette histoire.

Un jeune homme rencontre une jeune femme, lui fait les yeux doux et réussit à entrer en conversation avec elle.

A quel genre de conversation peuvent se livrer deux jeunes gens qui se découvrent les mêmes charmes, les mêmes goûts et les mêmes appétits, l'un très entreprenant, l'autre de vertu pas très farouche ? Vous le devinez sans peine.

— Allons à cet hôtel-restaurant, dit la jeune femme.

— Allons-y, dit le jeune homme.

On mangea les meilleurs plats, on but du meilleur vin, puis, gaiement, sans que l'un ait provoqué l'autre, les deux jeunes gens se retrouvent dans une chambre discrète de l'hôtel, sur un lit doux et moelleux, plutôt fait pour asseoir un autre genre de conversation que pour dormir.

Quand sonna l'heure de la « douloureuse », un autre genre de conversation encore, mais plus vif et moins académique, opposa nos deux jeunes amoureux.

— Mais c'est à toi de régler ! s'écria la jeune femme.

— Comment c'est à moi ? s'écria le jeune homme. C'est toi qui m'a entraîné à cet hôtel ; tu devais savoir que je n'avais pas le sou.

L'affaire eut naturellement son épilogue au tribunal.

— Monsieur le Juge, plaida la jeune femme, figurez-vous une cuvette remplie d'eau dans laquelle nage un poisson. Le plaisir est-il à la cuvette ou au poisson ?

— Tu as raison, femme, déclara le juge ; quel mal élevé que ce jeune homme ! Dis, tu n'as pas honte d'un tel geste ?

— Je vous demande bien pardon, Monsieur le Président, répliqua le jeune homme. Je voudrais poser une petite question à Madame. Quand on se fait curer l'oreille, est-ce l'oreille ou la curette qui jouit ?

— Oui, c'est plutôt toi qui as raison, jeune homme. Paie, femme, si tu ne veux pas que je te f... en prison !

## XXVII

### LA PLUS BELLE CONQUÊTE DE L'HOMME

Le cheval est la plus belle conquête de l'homme, dit-on.

Oui, mais cela dépend du point de vue auquel on se place.

Moi qui, de tous les problèmes de la vie, ai toujours attaché à celui de l'alimentation la plus grande importance (*primum vivere, deinde philosophari*), je donnerais plutôt le « number one » au buffle à qui nous devons notre riz quotidien.

De tous les animaux que l'homme a assujettis à sa domination et à son service, le buffle est cependant le plus décrié, sans doute parce qu'il est le plus docile. C'est de la pure inconséquence, mais l'hom-

me est ainsi fait.

C'est un « cochon », dit-on d'un homme mal-propre ou qui fait quelque chose d'inconvenant. C'est un « chameau », dit-on encore d'un homme dur, méchant, entêté. C'est un « buffle », dit-on enfin d'un homme pas toujours dépourvu d'intelligence, mais à qui on reproche de manquer d'initiative, d'idéal, ou de se laisser mener par le bout du nez. C'est cette dernière épithète qui prévaut au Laos dans les milieux politiques, depuis que nous avons été dotés d'un régime démocratique et parlementaire. Aux électeurs qui ne veulent pas le suivre et voter pour lui, le candidat s'oublie assez souvent à leur dire : « Quels buffles vous êtes ! ». En revanche, quand leurs députés, leurs honorables *phouthènes*, ne leur donnent pas satisfaction, les électeurs leur rendent la monnaie de leur pièce : « Comment voudriez-vous qu'il en soit autrement ? Nous ne sommes représentés que par des buffles ! »

Quelques autres bêtes servent également de termes de comparaison injurieuse ou méprisante. Cela varie selon les pays. Au Laos et en Thaïlande où le chameau est inconnu (je parle du chameau animal), où le cochon (même observation) n'est pas trop mal vu, c'est le chien qui tient la première place dans notre vocabulaire ordurier. Traiter quelqu'un de « chien » ou de « fils de chien » est, chez nous

comme chez nos frères les Thaïlandais, la plus grosse des injures.

Mais entre gens de bonne éducation, la mode était, à une certaine époque, d'user de termes de comparaison moins vulgaires, plus subtils. C'est ainsi qu'à l'assemblée nationale thaïlandaise, on avait entendu un député, ancien président du conseil, décocher à ses adversaires l'épithète assez inattendue de *pla-thé-phô*. Peut-être parce que ce poisson, de bel aspect et de chair exquise, se nourrit de toutes sortes de saletés.

Alors que nulle part on ne voit déconsidérer le cheval, bien au contraire.

La grandeur, le prestige du seigneur d'autrefois se mesuraient à l'importance de ses écuries, tandis que la fortune, l'opulence de l'aristocrate d'aujourd'hui se traduisent par le nombre de « chevaux » de ses voitures.

« Quelle jument ! », dit-on d'une belle femme appétissante et paraissant elle-même douée d'un solide appétit.

Il faut reconnaître que la gent chevaline mérite cette considération. Elle est si intelligente et comprend si bien l'homme, son maître.

Vous rappelez-vous cette histoire d'un jeune nouveau marié qui, au reçu d'un télégramme de sa femme, s'apprêtait à aller la chercher à la gare ? Il s'excitait déjà rien qu'à l'idée de se rattraper copieusement au retour de sa chère moitié, que l'indisposition d'une mère exigeante avait arrachée brutalement pour quelques jours du nid conjugal. Après s'être bien habillé, pommadé, poudré et parfumé, il se dirigea, tout fringant, vers sa voiture. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, passant devant son cheval, il vit celui-ci le saluer joyeusement de sa « cinquième patte » ! « Dis donc, s'écria-t-il, est-ce toi ou moi qui ai reçu le télégramme ? ».

J'ai été moi-même témoin d'une histoire aussi cocasse. C'était à Vientiane où chaque année, dès le retour de la belle saison, toute la population se passionnait pour les chevaux.

C'était à qui montrerait, exhiberait à la réunion hippique du dimanche, le cheval le plus beau, le mieux soigné, le coursier le plus rapide.

Il n'était presque pas de personnalité marquante qui ne possédât un ou deux chevaux.

J'accompagnais ce jour-là un ami, M. R..., un célibataire endurci, mais que les belles juments (au sens propre et au sens figuré) ne laissaient pas indif-

férent et qui m'emmenait visiter une nouvelle écurie de course.

En l'absence de son mari, la charmante M<sup>me</sup> V... voulut bien nous mener voir les chevaux. M. R..., toujours galant, lui faisait, tout en marchant, une cour pressante, mais discrète, et qui ne manquait pas de la flatter délicieusement.

En arrivant devant une de ces belles « conquêtes de l'homme », nous nous arrê tâmes tout près d'elle pour parler de ses qualités et de ses mérites. La gent chevaline serait-elle douée du sens de la télépathie ? On ne sait. Toujours est-il que voilà notre malin animal qui, voulant vraisemblablement accorder et mettre à l'unisson ces deux cœurs qui lui paraissaient si bien faits pour s'entendre et... s'aimer, se mit tout à coup à battre énergiquement la mesure (à deux temps s'il vous plaît), avec son superbe bâton de chef d'orchestre improvisé.

La jeune dame rougit jusqu'aux oreilles et tenta une savante manœuvre de diversion, en essayant de changer de sujet de conversation. Mais notre ami n'était pas homme à laisser échapper une si belle occasion. Il déploya toute son éloquence persuasive pour retenir M<sup>me</sup> V... auprès du cheval à qui, dans son for intérieur, il devait savoir un gré infini de comprendre et d'interpréter si bien ses sentiments.

— Voyez donc, Madame, combien il est beau, ce cheval, lui dit-il de sa voix la plus suave et la plus gracieuse. C'est vraiment une bête de race. Regardez-moi cette tête si fine, cette longue et souple encolure, puis cette coupe horizontale, fuyante et musclée, ces jambes à la fois si fermes, si robustes et si sveltes, enfin ce ventre si joliment rentré... Tout son corps respire la force et la vigueur...

Je dus passer un long moment de supplice, non pas que je goûte mal ce genre de plaisanterie, mais parce qu'il m'avait fallu faire un effort héroïque sur moi-même pour garder mon sérieux et ne pas éclater de rire.

Sacré R..., va !

## XXVIII

### PAS LES DEUX A LA FOIS !

La Mè Bounmy, plusieurs fois veuve ou divorcée, assez simple d'esprit, s'est remariée avec un tout jeune gars pas très déluré non plus, fraîchement sorti de la pagode.

La nuit venue, à l'heure où doit se consommer comme on dit le mariage, notre candide Thit Sipa s'en remet tout naturellement à l'expérience supposée de sa partenaire pour l'initier aux secrets de l'amour. Mais l'un est aussi naïf que l'autre.

« Il est bien petit, ton petit frère, dit la Mè Bounmy qui en a vu bien d'autres et qui n'a guère froid aux yeux, encore moins dans... ce qui fait son sexe. Fais suivre un de tes gardes du corps. »

Encore insatisfaite, elle ajoute peu après :

« Il faut que la place assiégée soit entièrement occupée. Fais encore entrer ton autre garde du corps ».

Mais tout a une fin. La bataille terminée et la conquête faite, il faut sortir de la place. Peine perdue. La porte n'est pas assez large pour laisser repasser en même temps le petit frère flanqué de ses deux inséparables gardes du corps.

« Quel fainéant que ce nouveau gendre, s'écria le beau-père, quand il constata que le soleil était déjà bien haut. Il est vrai que c'était sa première nuit de noces, mais tout de même... Kham ! cria-t-il à son jeune fils. Va ouvrir la porte de l'étable et conduis les buffles au pâturage ! (Il faut vous dire que l'étable se trouve généralement sous la maison sur pilotis dans la campagne laotienne).

Dès que la porte fut ouverte, les buffles affamés s'élancèrent en même temps vers la sortie.

« Idiots que vous êtes, s'écria le petit Kham, Vous ne voyez pas que la porte est toute petite ! Un par un, nom de D... ! ».

Thit Sipha comprit l'astuce. Un par un, il dégageda ses trois guerriers, assez penauds de l'aventure.

## XXIX

### L'HOMME AUX TROIS CERCUEILS

Tout le Laos a connu ce brave M. D..., qui a laissé parmi nous des souvenirs d'une cocasserie sans pareille.

Affecté dans un poste excentrique du Plateau des Bolovens, dépourvu de toute voie d'accès automobile, il tomba, un jour, gravement malade. Ses subordonnés jugèrent son cas désespéré et, convaincus que leur chef ne passerait pas la nuit, se mirent en devoir de lui fabriquer tant bien que mal un cercueil avec les bois de mauvaise qualité et les médiocres outils dont ils pouvaient disposer. En même temps, ils dépêchèrent l'un d'entre eux à Paksé pour en informer le chef de la province. Celui-ci, n'ignorant pas les maigres ressources du Plateau, fit confectionner sur-le-champ un cercueil

convenable et le fit transporter sur les lieux, avec le médecin requis d'y aller constater le décès du bon-homme. Le médecin arriva deux jours après, assez tard dans la nuit, prit soin de faire déposer le cercueil à l'orée du village, puis se fit conduire à la maison (présumée) mortuaire. Mais quelles ne furent pas sa surprise et sa stupéfaction de trouver à la place d'un mort, un gaillard bien vivant en train de fumer tranquillement et paisiblement sa cigarette !

— Non, il ne faut pas en vouloir à mes braves collaborateurs, dit M. D... au médecin. Moi-même, j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée. Le bon Dieu ne l'a pas voulu, que son nom soit béni ! Seulement, me voilà maintenant encombré de deux cercueils ! Mes collaborateurs ont eu la gentillesse de m'en fabriquer un, qui n'est pas très beau, vous avez dû le voir en arrivant, car il est encore sur la véranda ; le chef Kha voisin m'en a offert un autre, qui n'est pas plus beau d'ailleurs, mais que je serai obligé de garder, car il n'est pas permis de refuser, encore moins de renvoyer les cadeaux d'amitié qu'on vous fait dans ce sacré pays ! Oui, mais qu'y a-t-il de bien rigolo dans toute cette histoire ? demanda le brave D..., en voyant le médecin se tordre brusquement de rire.

— C'est que moi, mon cher ami, j'en ai apporté un troisième, et un beau, de la part du chef de la

province ! s'écria le médecin, amusé malgré lui par cette cocasse et peu banale aventure.

— Alors, je les retiens, tous les trois, déclara le mort ressuscité. Veuillez présenter, docteur, mes bien vifs remerciements à Monsieur le Chef de la province, pour avoir pensé à m'honorer d'un si beau cercueil. Une idée m'est subitement venue tout à l'heure. Savez-vous ce que je vais faire de ces trois cercueils, docteur ? Non ? Mais une grande table à boire et à manger, pardi ! Quand des copains viendront prendre l'apéritif ou casser la croûte chez moi, quel malin plaisir pour moi que de leur dire gravement : « Messieurs, vous buvez, ou vous mangez sur mes cercueils ! ».

M. D... fit comme il avait dit. Des amis qui avaient eu l'occasion de boire ou de manger à sa fameuse table-cercueils ont rapporté que cela leur faisait une sensation bizarre, indéfinissable, et que cela leur gâtait le plaisir ou leur coupait d'appétit. Car cette sacrée table avait toujours l'air de leur dire : « Gare aux excès, Messieurs ! On mange pour vivre, on ne vit pas pour manger ! »

## XXX

### IL Y A BOULETTE ET BOULETTE

Celle-ci vient d'un ami chinois.

Après une absence de plusieurs mois, Chek M... rentre chez lui, une bonne boulette de tabac sous la lèvre supérieure, et dont il s'enivre délicieusement pour calmer ses nerfs surexcités par une abstinence un peu trop longue.

Sitôt arrivé, il éteint la lumière, pose sa boulette de tabac sur la petite table de chevet et s'allonge à côté de sa chère moitié. La femme, qui se trouve avoir ce soir-là ses « anglaises », enlève la boulette de coton qui lui sert de... rétenteur hygiénique et la pose à son tour sur la même table.

Les sens apaisés, notre Chek M... allonge le bras vers la table, mais se trompant de boulette, prend

---

IL Y A BOULETTE ET BOULETTE

---

celle de sa femme et la replace sous sa lèvre supérieure, comme aiment faire les Triêu-Châu du Céleste Empire pour prolonger, dans l'euphorie, une passion satisfaite, mais inassouvie.

— Qu'il est fort et délicieux ce tabac, murmure-t-il à l'oreille de sa douce moitié.

XXXI

DES LARMES DE CROCODILE

Celle-ci aussi vient d'un ami chinois.

Rentrant chez lui après une absence de plusieurs semaines, Chek M... veut s'assurer de la fidélité de sa femme.

— Pourquoi est-elle si humide ? lui demande-t-il d'un air soupçonneux. Tu ne m'aurais pas fait co...q des fois ?

— Comment veux-tu, mon noble seigneur et maître ? Elle ne cesse de pleurer après toi.

## XXXII

### UNE QUESTION DE GOUT

Dans son livre intitulé « Cannibales par persuasion », Nguyễn-phan-Long, un éminent journaliste annamite de langue française, qui devint plus tard président du conseil du Gouvernement vietnamien (le journalisme mène à tout à condition d'en sortir), raconte cette histoire vraiment amusante et pleine d'enseignement, où l'on voit un facétieux médecin faisant croire à ses amis qu'ils ont mangé de la chair humaine, alors qu'en réalité on ne leur a servi que de délicieux plats de viande de porc. Et tous de vomir avec un ensemble pathétique...

La chair humaine a fait couler pas mal d'encre. Il n'y a pas que les anthropophages d'Afrique qui

en disent du bien. Curnonsky, surnommé de son vivant « le roi de la gastronomie française », qui en avait mangé à son insu avec des amis dans une île perdue de la Polynésie où ils s'étaient échoués à la suite d'une panne de bateau, affirmait comme tant d'autres qu'elle était incomparablement délicieuse. On aurait pu demander aussi l'avis des naufragés de la Méduse...

Le Ly-truong (1) S... D... et le Phoban (2) de Ban... s'étaient liés d'une grande amitié. C'étaient deux bons chasseurs, et ils allaient souvent chasser ensemble.

Que de fois, au cours de leurs randonnées, le Phoban lao disait au Ly-truong annamite son étonnement de voir lui et ses compatriotes aimer à manger du chien.

Un jour, le Phoban lao reçut de son ami annamite un petit mot l'invitant à venir manger à la maison, parce qu'il avait réussi à tuer la veille un superbe chevreuil.

Le repas se passa dans la joie comme dans l'abondance et la variété des plats, qui tous furent aussi délicieux les uns que les autres.

---

(1) Chef, délégué des Annamites.

(2) Chef de village lao.

---

UNE QUESTION DE GOUT

---

— Cher ami, répétait souvent le Phoban lao, jamais je n'avais mangé de ma vie un chevreuil aussi savoureux.

A la fin du repas, sans l'air de rien, le Ly-truong dit au Phoban :

— Oui, il n'était pas banal, ce chevreuil. J'en conserve encore la tête. Si vous voulez la voir...

Le Ly-truong entraîne son ami le Phoban dans la cuisine. Dès que celui-ci aperçoit une tête de chien posée sur un plateau encore plein de sang, « ouah ! ouah ! » fait-il sur-le-champ, inondant le sol de tout ce qui vient de faire ses délices au repas.

Après quoi, succédèrent naturellement toutes sortes d'injures et de malédictions. Ils allaient déjà en venir aux mains, quand on réussit à les séparer.

C'est à partir de ce jour mémorable que les deux vieux amis cessèrent de se voir, et que le Phoban lao garda une dent au Ly-truong annamite jusqu'à la fin de ses jours.

### XXXIII

O FEMME, SANS TOI LE MONDE SERAIT  
PEUT-ETRE MEILLEUR (ou PIRE)

Pour respecter un *ba* (prière qu'on fait à Dieu ou à un génie protecteur en vue d'obtenir une guérison ou une réussite dans les affaires avec promesse d'un sacrifice), donc pour respecter un *ba*, Thit Ham entre à la pagode.

En bonne Lao, sa jeune et charmante femme s'institue sa *mê-ok kham* (une sorte de sœur laïe chargée d'assurer la nourriture d'un bonze). Chaque jour, dès le lever du soleil, puis à midi, elle lui apporte fidèlement son manger.

Les premiers jours se passent très bien. Mais à partir d'un certain soir, notre bonze Thit Ham pense, malgré tout, à sa maison, à ses rizières, à ses enfants et surtout à sa chère moitié (à laquelle, en

théorie du moins, aucun lien ne le rattache plus, et qui par conséquent, si tel est son bon plaisir, est libre de se remarier).

A force d'y penser, l'insomnie le gagne chaque jour un peu plus. C'est ainsi que la nuit venue, alors que toute la bonzerie dort du sommeil du sage, il finit par entendre le moindre bruit du village. Puis en y prêtant un peu plus d'attention, il s'aperçoit que, régulièrement, à peu près vers la même heure, une musique de *khène* s'arrête chaque soir devant sa maison.

Un matin, il n'en peut plus. Sa *mê-ok kham* à peine arrivée, il éclate sourdement, d'un ton bourru :

— Alors, *mê-ok*, qu'est-ce que c'est que cette musique de *khène* qui s'arrête chaque soir devant chez nous, ou plutôt devant chez vous ?

\*

\* \*

Un autre Thit Ham, un peu las de la vie, rentre à la pagode.

Un jour, il reçoit la visite d'un de ses enfants.

— Ecoutez, papa, il y a maman qui parle de se remarier.

— Nom de Dieu ! mais je le lui ai déjà dit, que je vais me défroquer dans quelques jours !

## XXXIV

### PECHE DE GOURMANDISE

On sait que les Lao sont très friands d'œufs de lézarde.

Un jour, rentrant à la pagode, un malicieux bonzillon dit assez rapidement à son vieux bonze :

— J'ai vu à quelque distance d'ici une lézarde qui avait la queue coupée jusqu'aux pattes de devant et dont le ventre devait être plein d'œufs.

— Pourquoi ne l'as-tu pas rapportée, mon fils ! s'écria le vieux bonze, un peu dur d'oreilles, qui raffolait des œufs de lézarde et qui, des paroles débitées par son jeune disciple, n'avait retenu, ô péché de gourmandise, que les mots lézarde et œufs.

— Je ne savais pas que c'était mangeable, lui répondit le bonzillon d'un air faussement ingénu.

— Tiens ! mange en vitesse ce qu'il y a dedans, lui dit le vieux bonze, en lui tendant son *bat* qui contenait le maigre repas qu'il venait de mendier et auquel il n'avait pas encore touché. Puis cours me rapporter cette lézarde.

Le bonzillon ne se fit pas prier plus longtemps. Il avala tout ce qu'il y avait et repartit aussitôt.

A la vue de la lézarde que lui ramenait le bonzillon à son retour, le vieux bonze entra dans une violente colère et lui cria sa cruelle déception :

— Mais tu m'avais dit qu'elle avait le ventre plein d'œufs !

— Mais je vous avais bien précisé qu'elle avait la queue coupée jusqu'aux pattes de devant ; vu sa grosseur, j'avais tout simplement supposé qu'elle devait avoir le ventre rempli d'œufs.

Le vieux bonze dut reconnaître ses torts. Il s'en était réjoui trop vite, le malheureux, encore une fois victime de sa trop grande propension pour la bonne chère et qui se résigna, sagement d'ailleurs, à se passer de déjeuner.

---

ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !

---

C'est de là que vient l'expression lao : *Hang thong tha kin khai lène*. Se préparer le ventre pour manger, pour se régaler d'œufs de lézarde, expression qu'on applique toujours gaiement à ceux qui s'attendent à manger, à recevoir ou à gagner des choses qui n'existent que dans leur imagination.

## XXXV

### CHANH-LA-VEROLEE

Tout Champassak se souvient de cette pauvre jeune fille qui, déjà assez défavorisée par la nature, avait encore la figure ravagée par la petite vérole et un corps parsemé de cicatrices de toutes sortes. Cela ne l'empêchait pas d'être très amoureuse et de se complaire surtout dans la compagnie des beaux garçons. Expliquera qui voudra ; la nature humaine est faite assez souvent d'oppositions et de contradictions déconcertantes.

Par charité, on la taquinait de temps à autre. Sa voix, par contre, était d'une douceur et d'une suavité infinies. Mais on ne poussait pas plus loin les choses. Car, pour ce qui était de la bagatelle, on la fuyait (la pauvre) comme la peste.

On l'appelait « Chanh-la-vérolée ».

Cette entrée en matière n'est pas superflue, comme vous le verrez.

Xieng Kène faisait une cour assidue à une jeune divorcée qui, certes, n'était pas un dragon de vertu, mais qui tenait à faire payer cher ses faveurs.

Une entremetteuse vit là une excellente occasion de gagner de l'argent. Elle promit à Xieng Kène de l'emmener chez la belle à la faveur d'une nuit sans lune, à la condition formelle pour lui de rester silencieux et de ne jamais essayer d'éclairer. Parce que, disait-elle, l'ancien mari venait souvent rôder autour de la maison.

Fou de joie, notre amoureux, qui commençait déjà à désespérer, accepta sans hésitation.

Les choses se passèrent fort bien. La jeune femme sevrée d'amour se donna toute entière, et l'heureux Xieng Kène fut plus que comblé. Mais chaque fois qu'il tenta d'allumer une allumette, la jeune femme souffla aussitôt dessus.

Le lendemain, alors qu'il déambulait en pleine euphorie dans les rues de la ville, une fillette l'accosta :

---

CHANH-LA-VEROLEE

---

— Pardon, Monsieur, lui dit-elle avec toute sa naïveté d'enfant, Chanh-la-vérolée m'envoie vous demander l'argent que vous lui devez pour un plat de *tam mak sôm* (1) qu'elle vous a servi la nuit dernière.

Tête du pauvre Xieng Kène qui, du coup, perdit toute son euphorie et toute sa contenance.

---

(1) Une sorte de salade de fruits fortement pimentée.

## XXXVI

### NEUF PUIS NEUF, C'EST TOUJOURS NEUF

Tous les devins qu'elle avait consultés lui avaient prédit que son petit-fils ne vivrait pas au-delà de l'âge de 9 ans.

Désespérée, elle alla prier le grand génie protecteur du village. Pris de pitié, celui-ci lui dit :

— Prends une bouteille de vin et un petit verre. Tu monteras avec au sommet de la montagne qui se trouve au nord du village. Tu verras deux vieillards à longue barbiche jouant tranquillement aux échecs. Sans dire quoi que ce soit, verse tantôt un verre à l'un, tantôt un verre à l'autre.

La grand'mère de Chek-M... fit comme le lui avait conseillé le grand génie.

Un plus grand désespoir encore au cœur, elle s'apprêtait déjà à rentrer avec sa bouteille vide, quand l'un des vieillards finit par se rendre compte de sa présence.

— Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-il.

— O puissants et miséricordieux vieillards ! tous les devins que j'ai consultés m'ont prédit que mon petit-fils ne vivrait pas au-delà de l'âge de 9 ans. Ne pourriez-vous pas faire quelque chose pour lui ? Ayez pitié d'une grand'mère qui a connu bien des misères et qui n'a plus que ce petit-fils pour l'assister dans ses vieux jours.

L'autre vieillard ouvrit le grand livre du Destin.

— C'est vrai, maître, dit-il. Ne pourrions-nous pas faire quelque chose pour cet enfant ? Ce qui est ennuyeux, c'est que nous avons vidé la bouteille de vin de cette malheureuse femme. A notre insu, nous avons contracté une dette tout au moins morale à son égard.

— C'est bien un chiffre 9 qui est écrit en face du nom de cet enfant ? Ajoutez encore un autre chiffre neuf pour plus de certitude. Je crois qu'en procédant de la sorte, nous ne ferons de mal à

---

*ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !*

---

personne. Bien au contraire, cela ne pourra que faciliter l'exécution des volontés du Ciel.

C'est ainsi que Chek-M..., condamné par tous les devins, vécut jusqu'à l'âge de 99 ans.

Moralité de l'histoire : même les plus grands sages ne sont pas insensibles aux pots-de-vin.

## XXXVII

### A PROPOS D'ADAM ET EVE

Au début de la Création du monde, est-il vrai que Dieu ne s'était borné qu'à créer un premier homme, Adam ?

Est-il vrai aussi que d'une côte de ce premier homme, Dieu avait créé une première femme, Eve ?

Et pourquoi Dieu le créateur avait-il eu besoin de donner une femme à son premier homme ?

Lui, le Tout-Puissant, ne pouvait-il pas donner à ses créatures d'autre plaisir que la compagnie d'une femme, fût-elle la plus charmante de la Création ?

— Ces questions m'ont toujours obsédé, me dit un jour le vieux Nhapho B... J'avais beau lui expliquer qu'il faut à toute chose un commencement.

Si l'œuf vient de la poule, la poule vient de l'œuf, et ainsi de suite. Le raisonnement ne s'arrêterait jamais si l'on n'admettait pas qu'il y eût au début une première poule et... un premier coq.

— Donc, selon vous et sans doute selon vos professeurs ou votre catéchiste, Adam était le premier homme et Eve la première femme. Combien avaient-ils d'enfants ? Plusieurs : Caïn, Abel, Seth et autres. Si Adam n'avait pas couché avec une de ses filles, si Eve n'avait pas couché avec un de ses fils, ou tout au moins les frères Caïn et Abel avec une de leurs sœurs, nous ne serions pas si nombreux aujourd'hui à travers la vaste terre. Descendant des mêmes ancêtres communs, nous serions en outre tous frères et cousins. Comment, après une telle orgie, interdit-on les mariages soi-disant consanguins puisque nous serions tous du même sang ? Et ces médecins qui parlent de groupes sanguins différents ? Qu'ès-a quo ? Je ne dors plus avec ces questions et je dépéris chaque jour un peu plus, parce que je frémis toujours chaque fois que je pense que je désobéis peut-être à Dieu le Créateur. Après avoir uni Adam à Eve, n'a-t-il pas dit : croissez et multipliez-vous !

— Quel sacré farceur que ce vieux Nhapho B..., me chuchote quelqu'un à l'oreille. Comment, vous ne savez pas qu'il ne fait que prêcher pour lui-

même. Il y a longtemps qu'il voudrait se défroquer et épouser sa propre nièce.

Je demeurais songeur, malgré moi, pendant assez longtemps. N'était-il pas dans le vrai, ce vieux Nhapho B... ? Lorsqu'un jour, grâce à la bonté du Tout-Puissant peut-être, je me souvins de cette maxime juridique que ne cessait de nous répéter un de nos vieux professeurs de droit : Pas d'intérêt, pas d'action ; l'intérêt est la mesure des actions.

24 / VII

ຫ້າມຈຳໜ່າຍ

## XXXVIII

### UN JOUEUR DE KHENE JOUE ET CONTENT

Le brave Thit Ham était certes un excellent joueur de *khène*, mais manquait totalement de modestie. Il ne tarissait pas d'éloges sur son propre talent, et répétait sans cesse qu'il était le meilleur musicien du pays. Bien qu'on n'aimât pas beaucoup se retrouver en sa compagnie, on venait assez souvent chez lui, histoire de faire un peu la cour à sa très jolie femme. Celle-ci n'était d'ailleurs pas dupe de la situation, mais, en fille d'Eve, coquette et peu farouche, aimait à se laisser admirer, ne feignant de se formaliser (silencieusement) que pour se rendre plus désirable encore des explorations rapides auxquelles se livraient sur sa magnifique poitrine certains de ses amoureux à la main leste et hardie, chaque fois que le mari avait les yeux occupés ailleurs.

Ce mari était naturellement très jaloux de son trésor. Il ne s'absentait jamais de chez lui sans emmener avec lui sa chère moitié, que ce fût pour aller prier à la pagode ou travailler à ses rizières.

Un jeune voisin, Xieng Kène, languissait d'amour pour la jolie femme et ne rêvait que d'elle nuit et jour, au point d'en perdre l'appétit et le sommeil, et ce, d'autant plus qu'il se savait payé de retour.

Un soir, une idée de génie lui traversa l'esprit, puis, résolu au pire, il se rendit chez Thit Ham. Après s'être entretenu de choses et d'autres, de son air faussement indifférent, il dit :

— Vous êtes formidable comme joueur de *khène*, je le reconnais volontiers, mais, vous savez, j'ai vu récemment bien plus fort que vous encore.

— Pas possible ! Sachez, mon cher, que je suis le meilleur joueur de *khène* du pays.

— Je vous défie de jouer comme lui les yeux fermés pendant des heures entières.

— Je relève votre défi. Et qu'est-ce qu'on parie ? Une bouteille de *lao det* ? (1).

---

(1) Alcool de riz.

Et notre grand musicien de se faire apporter un *khène* par sa femme, puis de jouer les yeux fermés.

L'autre ne perdit pas son temps. Il se mit aussitôt à caresser la jolie femme, à l'embrasser, en ayant soin de crier de temps en temps :

— Eh ! vous n'en pouvez déjà plus à ce que je vois ; vous allez rouvrir les yeux.

— N'y pensez pas, mon cher. Ha ! ha ! ha ! c'est vous qui paierez le *lao-det*... et ce jusqu'au moment où l'astucieux Xieng Kène eût terminé sa... besogne inespérée.

## XXXIX

### UN DROLE DE JEU

L'enfant tarde à s'endormir. Alors que le père et la mère voudraient bien avoir... leur liberté.

— Dors, mon petit ! Dors, mon petit, ne cesse de répéter le père.

— Je n'ai pas sommeil ! réplique l'enfant. Je veux encore m'amuser.

— Moi aussi, mon petit, je n'ai pas sommeil, dit la mère, et je veux m'amuser avec toi. Veux-tu qu'on joue à la pirogue de course ?

— Ah ! oui, maman.

— Alors, moi, je fais la pirogue. Toi, tu fais le rameur avant. Mets-toi là, sur ma poitrine, là, là,

comme ça. Ton père fait le rameur arrière et tient le gouvernail. Oui ! comme ça et comme ça. Vous êtes prêts ?

— Oui, oui, crient à l'unisson le père et l'enfant.

— Allons-y alors ! Une, deuss ! Une deuss ! Une deuss !...

## XL

### FORCE DE CONTINUER

C'est une haute personnalité du monde religieux qui m'a raconté cette histoire.

S'adressant à un ancien candidat blackboulé, elle lui demande :

— Vous représenterez-vous aux prochaines élections ?

— Comme le gendre qui enc... la belle-mère, répond l'autre.

— Quoi ?

— Vous ne connaissez pas l'histoire ? Xieng Kène trouva un jour sa belle-mère dormant toute nue dans son lit (à elle). Elle n'était pas de toute

fraîcheur, mais, ayant su conserver tous les charmes et tous les appas de sa jeunesse, elle demeurerait encore drôlement excitante. La tentation était donc trop forte, et notre homme monta dessus. La belle-mère se réveilla et dit :

— Quelle audace, mon gendre !

— Pardon, belle-mère ! Si vous me l'ordonnez, je me retire tout de suite.

— Essayez un peu de vous retirer, si je ne vous f... pas mon coup de couteau sur la tête.

— Alors, vous comprenez, Monseigneur, tout comme Xieng Kène, je suis bien obligé de continuer.

*Ban Mouang — Cap d'Antibes,*

Mars-Septembre 1958.

## TABLE DES MATIERES

	Pages
I. — Elle est formidable, la belle-mère ! . . .	7
II. — Une manière d'amnésie . . . . .	11
III. — Saille roï . . . . .	15
IV. — Un curieux cas de rétrécissement . . . . .	17
V. — Vous qui êtes monté au ciel . . . . .	20
VI. — Une histoire des premiers temps de la Création . . . . .	22
VII. — De la bouillie pour les chats . . . . .	25
VIII. — Thit Ham s'est trompé de porte . . . . .	27
IX. — Une histoire de champignons . . . . .	28
X. — Quelques histoires d'Issara . . . . .	30
XI. — Le diagnostic le plus sûr . . . . .	37
XII. — Quelques histoires de Loung Ba . . . . .	39
XIII. — Cochon marchand de cochons . . . . .	44
XIV. — Un digne émule de Sherlock Holmès . . . . .	46
XV. — Manque de télépathie . . . . .	48
XVI. — L'éternelle histoire de la paille et de la poutre . . . . .	50
XVII. — Nous sommes quittes ! . . . . .	51
XVIII. — De la multigamie . . . . .	54
XIX. — Garde-le pour toi . . . . .	61
XX. — De la polygamie . . . . .	63
XXI. — Comment M <sup>me</sup> Cu... devint cuisinière . . . . .	64
XXII. — De l'eau lustrale . . . . .	69
XXIII. — Comment le Créateur dota les peuples d'écritures . . . . .	71

---

*ELLE EST FORMIDABLE, LA BELLE-MERE !*

---

	Pages
XXIV. — O candeur ! . . . . .	73
XXV. — Une injure qui n'en est pas une . . . . .	74
XXVI. — Des cure-oreilles . . . . .	76
XXVII. — La plus belle conquête de l'homme . . . . .	79
XXVIII. — Pas les deux à la fois ! . . . . .	85
XXIX. — L'homme aux trois cercueils . . . . .	87
XXX. — Il y a boulette et boulette . . . . .	90
XXXI. — Des larmes de crocodile . . . . .	92
XXXII. — Une question de goût . . . . .	93
XXXIII. — O femme, sans toi le monde serait peut-être meilleur (ou pire) . . . . .	96
XXXIV. — Péché de gourmandise . . . . .	98
XXXV. — Chanh-la-vérolée . . . . .	101
XXXVI. — Neuf puis neuf, c'est toujours neuf . . . . .	104
XXXVII. — A propos d'Adam et d'Eve . . . . .	107
XXXVIII. — Un joueur de khène joué et content . . . . .	110
XXXIX. — Un drôle de jeu . . . . .	113
XL. — Forcé de continuer . . . . .	115



ຫ້າມຈຳໜ່າຍ



N D.E.O. - SAIGON